

CONNECTÉS

On n'arrête pas le progrès

Grâce au financement participatif, des nouveautés technologiques naissent chaque jour. Sélection des projets les plus en vue. **PAGE 18**



EXPOSITION Grégoire et Manuel Müller font dialoguer peinture et sculpture.

Engagés sur deux voies en solitaire

DOMINIQUE BOSSHARD

Le tête à tête est inédit. Dans le nouvel Espace Nicolas Schilling, à Neuchâtel, les peintures de Grégoire Müller dialoguent avec les sculptures de son demi-frère, Manuel Müller. «*En fait, nos œuvres se sont déjà rencontrées en 1988, lors d'une exposition à la galerie Carzaniga, à Bâle*», racontent les deux artistes. Mais, et la nuance est de taille, le duo partageait cette expérience avec une figure renommée de la sculpture, leur père Robert Müller...

Manuel a grandi auprès de ce père, qui était également un grand collectionneur. «*J'ai baigné dans des œuvres du Moyen Âge, d'Océanie, d'Afrique*», raconte-t-il. «*J'ai un peu l'impression que la sculpture a disparu au milieu du 20^e siècle, au profit de l'installation. Quand je veux m'y confronter, je tombe au Musée de Cluny ou au Musée de l'homme – Rodin ne me passionne pas! Je retiens l'image d'un objet parce que je le trouve beau, mais je me fiche un peu de son origine*», dit ce sculpteur qui refuse de se positionner dans le sillage des arts premiers. Il valide, en revanche, le fait d'être «*considéré comme un outsider*».

«Un espace en soi»

Inclassable, Manuel Müller a commencé à tailler son propre chemin dans le marbre de Carrare. Dans son art d'abord voué à l'abstraction, des formes de tête ont fini par émerger, mais sans qu'il ose vraiment s'y confronter. Quand le verrou figuratif s'est débloquent, cette tête humaine s'est muée en véritable sujet d'étude. «*Il y a mille et une façons de la sculpter. Mais je ne fais pas des portraits, la forme m'intéresse davantage que l'expression*».

Ses archétypes, le Lausannois d'adoption les façonne dans le noyer, le poirier ou le buis dont la rareté lui fait dire qu'il est son «*bonbon*». Des essences qui, comme le marbre, «*tiennent bien les détails*» en raison de leur dureté. Souvent, la main s'invite dans ces jeux de formes et de matières, où fusionnent parfois l'humain et le végétal, paume et doigts s'ouvrant comme une fleur, pétales portant l'empreinte d'un visage... Parfois, une tête, un ventre s'ouvrent telle une boîte, et dévoilent leur anatomie cachée. «*C'est un jeu, ces boîtes. La sculpture classique se devait d'être visible dans l'espace; dans mon travail, elle est un espace en soi, on va fouiller dedans. J'aime bien ces complexités*».



Grégoire (à gauche) et Manuel Müller, deux trajectoires artistiques réunies à Neuchâtel. CHRISTIAN GALLEY

Trois œufs monumentalisés

Dans le vaste espace du faubourg de l'Hôpital, la fratrie a joué le jeu d'une certaine complémentarité, qui ne dément en rien la trajectoire singulière de chacun: «*Vu que les sculptures de Manuel traitent de la figure humaine, j'ai voulu m'abstenir de montrer mes toiles où celle-ci est présente*», situe Grégoire Müller. «*Je trouvais intéressant de laisser la psychologie à Manuel et de me concentrer plutôt sur la contemplation, la méditation, la réflexion*». La nature morte – le genre tout autant que celle qui apparaît dans ses paysages tourmentés – en est le vecteur. Dans un recoin intimiste, trois œufs monumentalisés: «*J'ai toujours été partisan d'une peinture qui occupe l'espace, d'une image qui dialogue avec l'espace réel et ses lumières changeantes, avec la taille de l'être humain et sa manière de se déplacer autour de la toile*», commente le peintre. Ces œufs de facture presque académique côtoient deux autres peintures, un coquillage lon-

guement travaillé, – «*un hommage à Georgia O'Keeffe, qui a su naviguer à la frontière entre abstraction et image reconnaissable*» – et un oignon vert arraché au noir de la toile en quelques coups de pinceau. Beaucoup plus intranquille que ce triptyque qui, aux yeux de l'artiste, renvoie à une notion abstraite de la vie, un paysage exhale une désolation post-apocalyptique, sur une autre cimaise...

Pas plus que Manuel, Grégoire n'a fréquenté d'école des beaux-arts. «*Je ne voulais pas me dévoyer*», sourit-il. Artiste dans l'âme depuis sa tendre enfance, il suit lui aussi sa propre voie en marge de tous les courants, celle d'un art figuratif libéré du réalisme académique comme du réalisme photographique. «*La réalité que je peins n'obéit pas à la vision rétinienne, pour reprendre les termes de Duchamp. C'est une réalité transformée, réinventée*».

Neuchâtel, Espace Nicolas Schilling, jusqu'au 18 décembre.

DEUX ENVOIS PRÉCOCES, L'UN À CARRARE, L'AUTRE À PARIS

Outre leur attitude de franc-tireur, Grégoire et Manuel Müller partagent un envol précoce hors du nid familial. Renvoyé du lycée à 16 ans, Manuel choisit d'aller sculpter le marbre à Carrare. En 1976, de retour en banlieue parisienne, il éprouve des difficultés à travailler au côté de son père, sculpteur à la personnalité très affirmée. «*J'ai eu l'opportunité de venir en Suisse, où je me suis installé en 1982*». C'est sur Paris que Grégoire a mis le cap à 18 ans, après l'obtention de sa maturité au collège Saint-Maurice. «*J'y suis arrivé un peu trop tard, au moment où l'Ecole de Paris s'écroulait face à l'arrivée des artistes américains. J'ai vu les premières expositions de Warhol et de Rauschenberg. Je me suis rendu compte que le centre de réflexion n'était plus Paris mais New-York*». Valises posées dans la Grosse Pomme, il y gagne tout d'abord sa vie en tant qu'assistant de Richard Serra puis de critique d'art. «*J'y suis resté jusqu'à ce que New York devienne victime des mêmes symptômes qui avaient affecté Paris: une espèce d'académisme ambiant, de médiatisation superficielle des mouvements d'art. Alors, j'ai choisi de m'isoler pour digérer et Paris et New York et je suis tombé amoureux de La Chaux-de-Fonds*».

EN PARALLÈLE

MANUEL MÜLLER: «Je ne poursuis rien, je me laisse poursuivre! Je ne me positionne absolument pas par rapport à l'histoire de l'art. Je n'en ai strictement rien à faire! D'ailleurs, je dis souvent que je ne suis pas sculpteur mais facteur d'icônes; je fais des petites sculptures qui sont, méprisamment, intitulées par beaucoup des objets. Je le revendique, oui je fais des objets. Grégoire, lui, est beaucoup plus au courant du monde de l'art, il se positionne, il a des points de référence.»

GRÉGOIRE MÜLLER: «Moi, je poursuis quelque chose. Ce que je poursuis, c'est la peinture; elle a pour moi une dimension mythique, universelle, qui a commencé il y a plus de 30 000 ans. Ça me fascine de voir comment l'expérience humaine peut être rendue dans des images. Evidemment, au cours des siècles, certaines me parlent plus que d'autres. Plutôt que me positionner, je dirais que je réagis à certaines choses; elles peuvent se situer de Pompéi à Balthus en passant par Rembrandt, Vermeer et Le Caravage, qui m'a fasciné pendant toute ma période noire (ré: sa recherche de la lumière sur la toile noire). Quand une image peinte m'interpelle, j'aime bien l'interroger, dialoguer avec elle, tourner autour.»

MANUEL: «Je trouve mes têtes presque trop léchées, trop jolies. Je suis en train d'arriver doucement au stade de la déconstruction. J'aimerais réussir à faire une tête qui soit une tête et, en même temps, une sculpture abstraite.»

GRÉGOIRE: «La peinture est pour moi ce que la tête humaine est pour Manuel, un champ d'exploration infinie. Dès que j'ai l'impression que je maîtrise quelque chose, je me dis qu'il est temps d'aller voir ailleurs.»

LA CRITIQUE DU... QUATUOR PANOCHA

La belle rencontre du piano et des cordes captivantes

Des cordes de rêve! Le Quatuor Panocha, créé en 1968 à Prague, est parmi les plus captivants que l'on puisse rencontrer. Or, un jour, le chemin du quatuor et celui du pianiste Louis Lortie, en résidence à la Chapelle musicale Reine Elisabeth à Bruxelles, se sont croisés. La belle affaire: mardi passé à la Salle de musique de La Chaux-de-Fonds, cordes et piano se sont unis dans l'exécution de quintettes de Brahms et Dvorak.

Assez rarement entendu, massif de la musique de chambre, le quintette op 34 de Brahms, se situe parmi les œuvres les plus significatives du compositeur. La version offerte par les cordes et le pianiste échappe à toute critique, le style est parfaitement juste, la mise en place, les tempi, tout est incontestable. Les subtils équilibres sonores, piano, cordes, établis en

cours d'exécution à l'aune de la Salle de musique, ont donné à l'ensemble un profond lien et une solide homogénéité.

Le quintette avec piano No 2 en la majeur d'Antonin Dvorak date de la période américaine du compositeur. L'œuvre rappelle, tout au long de la partition, que la musique de Dvorak est le témoignage le plus précieux, le plus sincère de sa pensée créatrice, attachée au sol natal. D'une grande inspiration mélodique, l'exécution alterne épisodes ardents et paisibles, enchâsse des variations, jeux d'imitation, tendresse des cordes graves; elle s'arrête le temps d'un andante dans une dumka. Le finale est une lumineuse danse bariolée, effluve des bals villageois. De la première à la dernière mesure l'interprétation est admirable.

Denise de Ceuninck

LE LIVRE DE LA SEMAINE



YANNICK ZÜRCHER
LIBRAIRIE
IMPRESSIONS
LA CHAUX-DE-FONDS

Pour tenter de percer le mystère de la vie

L'encyclopédie jeunesse représente un domaine en expansion. Surtout quand elle veut présenter la naissance de l'Univers, l'apparition de la vie, les bases de la biochimie et de l'évolution, jusqu'à l'irruption du premier questionnement philosophique. Le sujet est vaste, souvent traité de manière trop conventionnelle, à grand renfort de reproductions réalistes et de coups de projecteurs dynamiques. Saluons l'initiative de L'école des loisirs qui adopte le parti pris d'un livre différent, basé sur l'exercice des contrastes. Entre sobriété moderne et sophistication à l'ancienne, l'ouvrage se présente comme richement relié, dos toilé et tranches dorées, mais agrémenté d'illustrations naïves qui assument pleinement leur fonction de soutien

au texte prééminent. L'énoncé, ambitieux, est contrebalancé par une tournure humoristique. Il propose une découverte dense et récréative à la fois.

Le livre est conçu pour les jeunes, mais saura captiver les adultes en embuscade. Tous seront placés, une fois encore, face à l'infini de la nature, et, par extension, à l'infini des terrains de recherches et des projections possibles, pour cette étrange créature qui passe sa vie à essayer de savoir d'où elle vient.

«Le mystère de la vie», Jan Paul Schutzen, Flor Rieder, L'école des loisirs, 160 p

